



Le dossier

Censure... 7 lettres ou plus !

Nouvelles de la Clinique

Courrier des lecteurs

Sommaire

ÉDITO

Censure... 7 lettres ou plus! 03

DOSSIER : CENSURE... 7 LETTRES OU PLUS!

Une histoire en sept lettres... 04

«L'affaire Jeanne Maire»: un cas de censure dans l'histoire de l'Ecole La Source 06

Autocensure vs apologie 12

Interview 14

NOUVELLES DE L'ÉCOLE

Winter University 2013 - Coimbatore, India 16

WU: une riche expérience humaine 19

Expérience libanaise 21

14 juin - Journée sur la maltraitance envers les personnes âgées 23

NOUVELLES DE LA CLINIQUE

Pierre-Marcel Favre: l'aventure créative 24

TÉMOIGNAGE

«Momente în România», la suite... 27

A PROPOS DE...

Au coeur de la nuit 30

DES CHEMINS QUI MÈNENT AUX SOINS...

Que deviennent les jeunes diplômés de l'Ecole La Source? 32

PORTRAIT

Chrystelle Lerouge, maître d'enseignement depuis 2 ans à l'ELS 37

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

Programme 2013 40

COURRIER DES LECTEURS

42

COUPS DE CŒUR

Populaire, film sorti en automne 2012 44

FAIRE-PART

Naissances, nouvelles adresses, décès 46

Edito

CENSURE... 7 LETTRES OU PLUS !

Sept lettres et plus ! Le comble pour une rédactrice ? Quel est-t-il ?

Dans ce dossier, nous évoquons la censure...

Alors, le comble ? Un indice : éditto peu consistant voire inexistant : pour quelle raison ?

Devinez ! Vous aurez treize point !

Vive le printemps et bonne lecture !

Véronique Hausey-Leplat
Rédactrice Journal La Source
Institut et Haute Ecole
de la Santé La Source

Le dossier

UNE HISTOIRE EN SEPT LETTRES...

La censure existe depuis la nuit des temps, elle s'applique à divers domaines : religieux, politique, médiatique, artistique et littéraire. Nous pouvons tous être confrontés à la censure aussi bien au niveau professionnel que privé. Je n'échappe pas à la règle. Quelques précisions effectuées et vous allez en savoir davantage. Je vous rassure, ceci n'est pas une manipulation de ma part mais une logique d'élaboration.

L'origine du terme «censure» nous renvoie à l'Antiquité Romaine et au travail du censeur - *ensor* en latin - qui était un magistrat chargé de contrôler les mœurs des citoyens. Aujourd'hui la censure est à comprendre comme tout contrôle systématique de toutes formes d'expression. Nous pouvons parler de trois niveaux principaux de censure :

- > Celle qui est exercée par contraintes extérieures, parfois avec violence, toujours dans un rapport de force asymétrique ;
- > Auto-imposée, pour des raisons de protection, de diplomatie, d'éthique, etc. L'individu s'impose sciemment une forme de censure morale. C'est cette forme-ci que je vais illustrer ultérieurement par deux expériences professionnelles ;
- > Inconsciente qui s'exerce de façon particulière selon les individus, leur statut socioculturel et professionnel.

La censure peut avoir un impact considérable quand elle prive des individus du droit de penser et d'agir. Lorsque la liberté d'expression n'est pas de mise, la censure s'exprime soit par la force, la manipulation ou toute forme de contrainte. Elle est alors invoquée par des forces supérieures, des instances de contrôle ou de domination.

Celle qui est la plus grave à mes yeux demeure la censure morale et psychique qui s'avère en fait consciente ou involontaire. Toute vérité n'est pas bonne à dire, alors je censure mes pensées, mes convictions, mes idées.

Dans la vie quotidienne nous pouvons utiliser une forme de censure ou plus exactement d'auto-censure où nous nous imposons à nous-mêmes «des entraves morales». Pourquoi ? Par politesse, gêne, bienveillance, empathie, décence, peur des conséquences... Nous préférons taire nos sentiments, nos opinions pour éviter de blesser, de provoquer mais aussi pour ne pas déplaire, être dans la norme, pour nous protéger. Taire toutes ces *petites choses* qui pourraient nous exposer à un éventuel danger. Nous nous imposons cette censure guidée par l'environnement social, la morale et l'éthique et qui requiert d'être vigilants.

La censure s'applique également aux soins infirmiers. Dans certaines situations, par exemple, nous minimisons la gravité des diagnostics aux patients pour les prémunir momentanément mais aussi pour nous préserver de l'inconfort moral que leurs réactions pourraient susciter chez nous. Pour nous protéger nous contrôlons

nos réactions, nos émotions. En fait cette protection est un leurre puisque nous savons que toute relation de confiance s'établit grâce à l'authenticité et l'honnêteté.

Lors de colloques, de visites médicales nous pouvons et devons parfois pratiquer l'autocensure afin de ne pas nous exposer aux foudres de nos collègues et supérieurs hiérarchiques. Un exemple concret me vient à l'esprit. Je travaillais dans un service de maternité et avais conseillé à une jeune maman ayant accouché par forceps de consulter un ostéopathe. Lors de la visite médicale, le médecin lui demande si elle a des questions. «Non aucune, Véronique m'a donné toutes les réponses et conseils dont j'avais besoin, d'ailleurs elle m'a recommandé un ostéopathe¹ pour mon bébé et moi-même». Une fois la visite médicale terminée, le médecin chef m'a remise à l'ordre en m'interdisant ce genre de conseils inappropriés ! Il a fait preuve d'autorité, a usé de son statut hiérarchique. Donc par la suite, je me suis autocensurée ou bien demandais aux patientes de garder cette information pour elles-mêmes.

Tout au long de ma carrière professionnelle, j'ai réalisé que, dans le domaine des soins, l'autocensure ne signifiait pas forcément lâcheté ou non affirmation de soi, mais qu'elle était plutôt affaire de diplomatie. J'ai dû apprendre à composer en fonction des personnalités soignantes que je côtoyais : exercice pas toujours évident pour une jeune infirmière passionnée et spontanée ! Quelques mois plus tard, suite à une interview

pour la revue Soins Infirmiers, je me suis attirée les foudres de mon équipe. J'avais relaté en toute honnêteté les difficultés et problématiques inhérentes à la méconnaissance des spécificités des patientes étrangères dans un contexte de maternité post-natale. En effet, la prise en compte tout à fait relative de leurs habitudes, normes et particularités ne nous permettait pas d'assurer vraiment un accompagnement de qualité ni de prodiguer des soins culturellement adaptés. A cette époque, je me sentais très seule et peu soutenue par mon équipe qui ne comprenait pas forcément mon intérêt à mener une recherche sur les Traditions autour de la naissance. L'interview a fait l'effet d'une bombe, mes collègues se sont senties trahies. J'ai essayé de m'expliquer mais en vain. Alors, j'ai dû lâcher prise et m'abstenir de répondre à la lettre ouverte qu'elles avaient écrite dans ce journal. Des semaines plus tard, j'ai réalisé combien il était essentiel de ne pas tout dire, les propos pouvant être interprétés de manière erronée. Je me suis sentie lâche de ne pas aller au bout de mes convictions puis je me suis calmée.

Certains auteurs qualifieraient mon attitude de politiquement correct, puisque j'ai fait preuve d'un certain laxisme en privilégiant ma tranquillité à la contre offensive.

En guise de conclusion une citation à méditer...

«Le politiquement correct est la meilleure chose que l'on ait inventé pour permettre aux imbéciles de l'ouvrir et obliger les gens de bon sens à la fermer.» Pascal Pigeolet

Véronique Hausey-Leplat
Professeure HES-SO
Institut et Haute Ecole
de la Santé La Source

¹ Suite à la naissance par forceps le bébé peut avoir des difficultés à s'endormir et à se reposer. Une à deux séances d'ostéopathie remettent les os de son crâne en place et lui assurent un sommeil de qualité.

« L’AFFAIRE JEANNE MAIRE » : UN CAS DE CENSURE DANS L’HISTOIRE DE L’ÉCOLE LA SOURCE ¹

La censure illustrée dans les événements historiques qui vont être relatés se trouve exercée par un médecin en position d’autorité sur une infirmière en fin de formation qui n’a pas jugé opportun de s’autocensurer, estimant au contraire que son témoignage méritait d’être publié pour faire part de son expérience et dénoncer une situation jugée scandaleuse. Venons-en aux faits :

Il était une fois une jeune Sourcienne dénommée Jeanne Maire, qui, comme nombre de ses camarades, doit partir effectuer un stage pratique à l’étranger pour achever ses études afin d’obtenir son diplôme d’infirmière. Les événements remontent au 28 janvier 1914, alors que l’École La Source se trouve sous la direction du Dr Charles Krafft; cette forte personnalité, très investie dans l’avenir de son institution, met tout en œuvre pour favoriser le rayonnement international de celle-ci et enrichir la formation de ses élèves. C’est ainsi qu’il instaure une fructueuse collaboration avec l’hôpital Saint Joseph à Bruxelles.

Jeanne Maire fait précisément partie d’une cohorte de Sourciennes arrivées en Belgique pour pratiquer dans les services de l’hôpital bruxellois. Or, les circonstances historiques feront qu’elle sera aux premières loges pour assister au déclenchement de la première guerre mondiale et en voir les ravages autour d’elle, dans la capitale belge et au sein même de l’institution hospitalière. C’est ce qui la poussera à prendre la plume et à oser une parole audacieuse, du moins jugée comme telle, à son retour en Suisse quelques mois plus tard.

¹ Un grand merci à Séverine Allimann, archiviste, avec qui j’ai évoqué cette affaire



Qu'a-t-elle écrit pour s'attirer les foudres du Dr Krafft, qui n'a pas hésité, dès qu'il a pris connaissance de ce document, à en faire racheter tous les exemplaires encore en vente pour limiter leur diffusion et à punir son auteure d'une année de stage supplémentaire ? La lecture de son petit livre, intitulé « A Bruxelles pendant l'Occupation Allemande: souvenirs d'une jeune infirmière suisse » et publié chez Attinger Frères (Neuchâtel et Paris) en 1916, relève d'un fort intérêt sur le plan historique. Cependant, il s'avère délicat d'en citer certains passages, quitte à pratiquer une forme d'autocensure. En effet, plusieurs termes utilisés dans ce document sont aujourd'hui proscrits au nom du politiquement correct. On pourra néanmoins lire l'intégralité de ce récit en consultant les archives de La Source, où l'un des uniques exemplaires encore disponible est conservé.

Le récit de Jeanne Maire prend une tournure grave au mois de juillet 1914 :

«(pp. 12-14) Consternation! On venait d'apprendre la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie et l'on se doutait bien des intentions de l'Allemagne contre la Belgique. [...] Bientôt, des placards sont affichés partout, ordonnant la mise sur pied immédiate de telles ou telles unités militaires. Les femmes



préparent en hâte des effets de leurs maris, de leurs fils, qui doivent partir. [...] La foule se disputait les journaux ou s'interrogeait : « Entreront-ils, respecteront-ils la neutralité ? » Nul ne pouvait répondre. En attendant, les « Boches » (puisque c'est désormais leur nom) qui habitent Bruxelles passent de vilains quarts d'heure. Les vitrines de leurs boutiques sont fracassées à coup de pierre [...] J'ai eu dans ma salle, à l'hôpital, un de ces malheureux dont les deux pieds étaient fracturés à la suite d'une pareille défenestration, sa présence au milieu de mes malades provoqua une émeute. Le directeur dut intervenir et ordonna le transfert du pauvre diable en chambre particulière.»

Des passages comme celui-ci reflètent les désolantes conséquences d'un conflit armé au sein des populations civiles : non seulement la peur bien légitime pour les soldats mobilisés, mais aussi les dérives induites par la haine de l'envahisseur, sans oblitérer les représailles dont sont victimes des particuliers allemands résidant en Belgique, vengeance aveugle et cruelle que l'auteure déplore de façon univoque. Cependant, le terme de « Boche » revient de manière récurrente dans son récit, avec des accents exaspérés devant les exactions commises par certains soldats germaniques lorsqu'ils occuperont progressivement le pays dans les mois qui suivront.

La question de la neutralité – celle de la Belgique sur le plan politique, mais aussi celle, morale, à laquelle devraient être tenues les personnes extérieures au conflit, et notamment le personnel soignant – constitue un thème récurrent. Ainsi, quelques pages plus loin, Jeanne Maire décrit l'arrivée d'un blessé belge dans son service de soins ; il s'agit d'un homme dont la jeune stagiaire estime qu'il a été brutalement et inutilement blessé alors qu'il avait déjà abdiqué dans le combat :

« Un autre soldat, étant déjà par terre, avait reçu d'un officier allemand un coup de sabre au visage. Le récit de cette aventure m'exaspéra et je vous assure que depuis ce moment-là on n'aurait pas pu exiger de moi que je restasse neutre. »

L'auteure assume clairement le fait qu'elle n'est pas du tout prête à autocensurer volontairement les opinions qu'elle nourrit. Une attitude qui dénote une forte personnalité, peu banale pour une jeune femme de l'époque, et qu'elle ose afficher au sein même des services de soins. En effet, lorsqu'elle

évoque le flux de blessés allemands qui prennent progressivement la place des patients belges, l'Allemagne réquisitionnant les établissements de soins pour ses propres ressortissants, Jeanne Maire décrit sans détour sa réponse aux propos d'un soldat germanique :

«(23-24) Oui, oui, nous avons beaucoup d'adversaires. Heureusement, les Suisses sont toujours nos amis.» Je me suis fâchée rouge et je lui ai répondu : *«ça j'espère bien que non, si cela était vrai, je renierais mon pays. [...] Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais je désapprouve absolument votre conduite en Belgique. J'ai honte pour vous de la façon ignoble dont vous menez la guerre, vous, c'est-à-dire votre Kaiser.»*

Sous le coup de la révolte et de l'écœurement face aux drames humains engendrés par la guerre, Jeanne Maire convoque des généralités réductrices et hargneuses à l'égard du peuple allemand, qu'elle tend à confondre avec certains soldats qu'elle a vus à l'œuvre. Le spectacle affligeant auquel elle assiste va jusqu'à perturber ses valeurs religieuses pourtant fortement prônées dans la formation des Sourciennes à l'époque. Elle ira même jusqu'à écrire : *«(59) J'oubliai mes sentiments de chrétienne et conçus contre leur race une haine qui me gonfla le cœur».*

De tels propos ne sauraient être prononcés sans risque dans le contexte de l'époque. De fait, une censure violente se trouve imposée par l'occupant, notamment à l'encontre d'un journal positionné clairement dans le camp des résistants :

«(49-50) Il y a, à Bruxelles, un journal qui n'a jamais sollicité de la censure l'autorisation de paraître et dont la publication exaspère au suprême degré les autorités allemandes, c'est «La Libre Belgique». [...] *Malheur aux personnes qui sont vues la lisant.»*

La délicate question de la neutralité provoquera des réactions à la fois négatives et positives lors de la parution du livre. Plus précisément, sans réellement développer la dimension politique, l'auteure soulève une interrogation dérangeante mais pertinente : peut-on rester réellement neutre et sans jugement devant les atrocités de la guerre et notamment les pillages et les viols de femmes perpétrés par certains occupants allemands ? Le Dr Krafft estimera quant à lui ce type de questionnements non pertinents sous la plume d'une infirmière, mais également susceptibles d'attirer les foudres des soldats allemands sur les Sourciennes travaillant à Bruxelles. Sa prise de position ressort clairement d'un procès-verbal de séance de direction daté du 22 novembre 1916 :

«C'était une imprudence : toutes les infirmières suisses en Belgique sont des Sourciennes. Les autorités allemandes pouvaient facilement deviner que ces souvenirs émanaient d'une de nos gardes, et nous pouvions craindre des mesures à l'égard de nos [...] gardes restées en Belgique. Le manquement de cette jeune fille était d'autant plus grave qu'elle était encore en stage ; elle est impardonnable de n'avoir pas prévenu notre directeur, qui l'aurait alors dissuadée à temps de publier ses souvenirs au risque de causer des ennuis à ses camarades.»



On relèvera que le médecin semble d'autant plus irrité que Jeanne Maire soit passée outre son avis, prenant elle-même l'initiative de contourner l'autorité médicale et masculine pour faire publier son récit ; il jugera cette erreur non seulement inexcusable mais aussi pour ainsi dire d'ordre pathologique. Ainsi, sur son dossier d'élève, on peut lire les mots suivants de la main de Krafft : « Jeanne Maire, pas normale ; sa mère est dans une maison de santé : folie des grandeurs. » Ou comment, en fonction des normes sociales qui prévalent à une époque donnée, l'audace jugée démesurée et dangereuse d'une jeune femme peut être purement et simplement ramenée à une forme d'aliénation, tant elle bouleverse les conventions habituelles.

Il importe de souligner que cette publication, jugée comme une bombe aux yeux de Krafft, se voit au contraire saluée non seulement par les éditeurs, qui réfutent le ton insultant déployé par l'auteure, mais aussi par le journal genevois *La Suisse*, qui en fait l'éloge pour appuyer un argumentaire nettement en défaveur de la neutralité helvétique. Preuve s'il en est que la censure se fonde sur des valeurs relatives, parfois même arbitraires, qui varient considérablement en fonction du contexte sociohistorique et culturel ainsi que des intérêts en jeu :

« C'est, tout crûment, tout naïvement racontée par une petite fille neutre, l'histoire d'un petit peuple neutre, abominablement maltraité. La jeune infirmière dit ce qu'elle a vu. Et cela suffit à légitimer son indignation, son exaspération, sa haine. Les mollusques et neutrals pourront méditer ce livre. »

Outre sa valeur historique, ce récit renvoie, dans le domaine spécifique des soins, à une déontologie affirmée depuis longtemps : celle qui consiste à considérer tous les soignés comme des êtres humains auxquels il s'agit de prodiguer les pratiques sanitaires que nécessite leur état, indépendamment de leur origine ou de leur appartenance politique. Jeanne Maire n'a jamais dérogé à ce précepte fondamental, comme le révèlent ces écrits :

« Pendant un mois, je fus attachée au service des blessés allemands. Quelques-uns avaient perdu un œil, d'autres n'entendaient plus ou ne pouvaient pas parler, plusieurs avaient une jambe ou un bras arrachés, les poumons ou des intestins perforés. J'étais assistée d'une dame qui par sa mansuétude envers les ennemis de sa patrie, m'a donné à maintes reprises des leçons de miséricorde. »



La neutralité professionnelle exigée du personnel soignant ne devrait pas au moins le préserver d'éventuelles persécutions ? Jeanne Maire évoque cette question entre les lignes en mentionnant à plusieurs reprises le cas tragique de Miss Cavel, infirmière anglaise fusillée par les allemands parce qu'elle se serait montrée trop zélée dans la prise en charge des soldats résistants. En abordant cet événement, Jeanne Maire donne en partie raison au Dr Krafft lorsqu'il estime cette publication dangereuse pour la sécurité des Sourciennes. Cela dit, le témoignage de la jeune stagiaire comporte également quelques nuances qui empêchent de considérer ce texte comme un pamphlet dont le parti-pris et l'objectif seraient germanophobes. Ainsi elle n'hésite pas à relater le comportement héroïque d'un gradé de l'armée au service du Kaiser :

«(p. 30) Voici un trait assez rare que je veux citer à l'honneur d'un officier allemand. Cet homme rencontra en campagne, parmi les blessés qui jonchaient une prairie, un pauvre Belge étendu par terre. Il lui donna à boire et lui offrit, de préférence à ses propres compatriotes, le seul morceau de pain qu'il avait encore.»

Pour conclure, on peut s'interroger sur la position que des soignantes² doivent adopter quand, dans des situations de soins, elles sont confrontées à des situations révoltantes : doit-on et peut-on se limiter à réagir comme professionnelle, comme si les sentiments subjectifs pouvaient soigneusement être cloisonnés ? A tout le moins, ce cas de censure au début du 20^e siècle s'avère éloquent sur les rapports de genre et de classe entre médecin et personnel infirmier, ainsi que sur le contexte politique et social prégnant à cette époque troublée. Or, chaque période historique a ses propres valeurs et tabous, explicites ou implicites ; une affaire du passé peut dès lors susciter une réflexion éthique sur les impératifs tacites ou les interdictions formelles qui doivent fonder les pratiques infirmières contemporaines, voire plus largement les paroles et gestes des acteurs sociaux.

«La morale commence là où aucune punition n'est possible, là où aucune répression n'est efficace, là où aucune condamnation, en tout cas extérieure, n'est nécessaire.»

André Comte-Sponville

Séverine Pilloud Savovic
Professeure HES-SO - Historienne
Institut et Haute Ecole
de la Santé La Source

² Ce qui est écrit au féminin se lit également au masculin



AUTOSENSURE VS APOLOGIE

Autocensure, vaut 13 points au Scrabble, 26 si compté double, 39 si triplé! Rien à dire, ce mot est une valeur sûre! Et non seulement dans les jeux de lettres.

L'autocensure, vaste sujet que nous, les étudiants, sommes amenés à prendre en considération lors de nos validations ou nos prises de position (à l'École ou au sein d'une équipe de soins). Aucun souci si nous adhérons aux concepts auxquels il nous est demandé d'adhérer. La chose devient tout de suite plus complexe si ce n'est pas le cas et que notre petite voix intérieure nous dit d'un ton arbitraire « tu pousses le bouchon un peu loin Maurice! ». Il y a là de quoi déclencher une belle migraine.

Un jeune écrivain français nous offre une solution pour contourner cette problématique: «l'interdit donne de la saveur, la censure du talent.» (Marc Vilrouge). Cette issue, politiquement correcte, se rapproche du concept culinaire de la fondue moitié-moitié. Terrain d'entente qu'ont trouvé les amateurs de gruyère ET du vacherin fribourgeois. Mais transformer la question « je le dis ou pas? » en « comment vais-je le dire pour que ça passe? » c'est, quelque part, tricher avec sa conscience non?

Dans la pratique de la profession d'infirmière¹ on nous incite à prendre la parole et à poser des questions. Ainsi «Le progrès d'une discipline est marqué par des changements de paradigmes: des révolutions scientifiques ont lieu quand un paradigme est remis en question {...}»² nous, étudiants armés d'un esprit neuf et d'une bonne volonté, avec une vision fraîche sur la pratique infirmière, ne devrions-nous pas être non seulement des spectateurs, mais aussi des acteurs dans la recherche de ce «progrès»?

Oui mais, soyons sincères, s'il nous arrive de devoir nous autocensurer c'est avant tout parce que nous avons peur de l'échec. Cette peur n'est pas tout à fait basée sur du non-fondé. En effet, les institutions nous demandent d'entrer dans un certain cadre, et elles utilisent les bases de ce cadre pour nous évaluer. Nos positions, si elles sont trop divergentes, nous exposent à l'échec. C'est mathématique.

¹ Ce qui est écrit au féminin se lit aussi au masculin

² Kérouac S, Pépin J, Ducharme F. (2010) *La pensée infirmière*, 3^e édition, Chenelière éducation Inc., p. 27



La solution se trouverait-elle alors dans l'instauration d'un climat propice à l'échange. Facile ? Vraiment ? Ce climat propice n'est pas toujours évident ni réel, pour des motifs tels que des enjeux de pouvoir hiérarchique, la peur de dire ce que l'on pense, un manque d'écoute, de confiance en soi, etc.

Toutefois, avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, il me semble possible de la mener à bien cette «révolution scientifique» qui finalement n'est pas une guerre menée pour soi, mais pour ceux qui se trouvent dans la finalité de notre démarche de soins, c'est-à-dire les patients.

L'opposé du mot censure est le mot apologie, qui signifie défense. Au scrabble il rapporte presque autant de points qu'«autocensure» (avec bien moins de lettres) : 33 au triplé !

En voici une belle perspective :

*Si je peux et veux défendre ce que j'ai à dire,
avec de bons arguments (même si ça ne rentre
pas tout à fait dans le cadre de l'institution),
alors pourquoi pas ?*

*César Gaël Turin
Etudiant 1^{ère} année Bachelor
Volée automne 2012*



INTERVIEW

Diane de Kaenel (D): Colomban Merçay, merci d'avoir accepté de témoigner pour le Journal. Tu es un ancien étudiant de La Source, diplômé en 2010. Comment s'est passée ton entrée dans le monde professionnel ?

Colomban Merçay (C): Après ma formation d'infirmier, avant d'entrer dans la vie professionnelle, j'avais encore quelques obligations vis-à-vis de la Confédération: huit mois de service civil. Pour enrichir mon curriculum vitae au mieux, j'ai choisi deux places de service civil dans les soins. Cependant, j'ai été embauché avec le cahier des charges d'un auxiliaire de santé et non d'un infirmier. On m'avait averti que je devais m'en tenir à ce cahier des charges. Cela s'est avéré plus difficile que prévu!

D: Raconte-nous ta première expérience en tant que civiliste ?

C: J'ai donc travaillé comme aide-soignant pendant huit mois. Dans ma première place de civiliste qui a duré quatre mois, j'ai été témoin de maltraitance institutionnelle: une cheffe qui attend sa retraite avec impatience; une sous-cheffe qui travaille à 30% sans vraiment diriger l'équipe ni se soucier de son fonctionnement; et une équipe livrée à elle-même avec des patients alités et lourds de psychogériatrie.

Les employés n'étaient pas méchants en soi, mais chacun travaillait comme bon lui semblait suivant son humeur du jour, sa formation (pour ceux qui en avaient une) et son état de fatigue psychologique et physique (certains étaient à la limite de l'épuisement professionnel). J'ai eu l'impression de tomber dans la psychiatrie des

années 1950. Ne sachant que faire, j'ai décidé de m'adapter comme pour chaque stage, et cette fois-ci en prenant le rôle de «garde-malade». En présence de l'équipe, je me conformais aux activités listées dans mon cahier des charges, mais lorsque je travaillais dans l'intimité d'une chambre, seul avec le patient, j'agissais selon ma conscience professionnelle infirmière. J'ai progressivement commencé à poser des questions gênantes. On me répliquait simplement: «tu as encore tes théories de l'école, tu verras ce qu'est la réalité des soins quand tu auras travaillé quelques années». Mes questions déstabilisaient l'équipe, qui devenait agressive envers moi. J'étais victime d'une certaine forme de harcèlement: on ne venait plus m'aider quand j'en avais besoin, on augmentait ma charge de travail. Je faisais profil bas et m'efforçais de ne plus y penser... même si certaines nuits d'insomnies me donnaient un amer goût de révolte.

D: Qu'est-ce qui a fait que tu n'as pas agi au niveau institutionnel pendant cette période ? Est-ce que tu as l'impression d'avoir fait de l'autocensure ?

C: J'ai clairement dû me faire violence. Je me sentais lâche, comme si je consentais à ce qui se passait en m'écrasant. J'ai vraiment dû mettre mon cerveau en pause certains jours. Et les jours où je n'en pouvais plus, je me révoltais, je prenais une feuille et un crayon et écrivais des lettres où je dénonçais la maltraitance... Mais je ne les ai jamais envoyées. J'avais peur d'empirer la situation. J'étais persuadé de me mettre en danger en affirmant des éléments que je ne pouvais pas prouver. Ça allait être ma parole contre la leur;

l'employé novice et hiérarchiquement inférieur contre des soignants en place depuis des années à qui on fait confiance, dont on ne remet plus en question le professionnalisme. Il est évidemment plus facile pour un chef de faire des reproches à un jeune homme de passage, déstabilisé émotionnellement par ce qu'il vit, qu'à un collaborateur présent depuis parfois 30 ans.

D: Qu'as-tu fait à la fin de ton stage en tant que civiliste ? Comment as-tu agi ?

C: J'ai choisi la lâcheté, qui était le comportement le plus acceptable pour moi. Je me suis efforcé de collecter les faits le plus objectivement possible. J'ai masqué les identités des employés et plutôt que d'affirmer qu'il y avait un problème, j'ai formulé plusieurs questions dans une lettre écrite. Au cours des trois derniers jours dans l'institution, j'ai exposé les faits à la cheffe, de manière détendue, informelle, et non affirmative, sans la brusquer.

D: Est-ce que cette pratique d'autocensure s'est reproduite dans d'autres contextes professionnels ?

C: Hahaha, je pense que la profession d'infirmier est grandement sujette à l'autocensure. Le secret professionnel, le rapport aux médecins, l'image de l'institution, la pression économique sont autant d'éléments qui favorisent l'autocensure et maintiennent notre bouche fermée pour conserver notre boulot. Au point qu'il y a des jours où je me demande si on ne devrait pas l'enseigner à l'école !

D: Est-ce tu penses que l'autocensure fait partie de la mentalité générale des infirmiers ou est-ce que cela fait partie de ta personnalité ?

C: Difficile à dire. Il y a quelques années, j'aurais répondu qu'elle est générale aux infirmiers parce que je les avais toujours vus se soulager de cette autocensure aux pauses, en bavardant avec d'autres collègues. Cependant, je travaille en Suisse allemande depuis 2 ans et je trouve que l'autocensure est complètement différente ici. Soit on clarifie la situation (peu importe si on blesse ses collègues ou si on se met en danger) soit on se tait. J'ai donc dû m'adapter à ce mode de communication et accepté de me mettre en danger avec mes chefs et mes collègues pour m'affirmer au sein de l'équipe.

D: De manière générale, es-tu satisfait de ta profession ? De ton lieu de travail ?

C: J'aime mon métier, j'aime mon travail presque tous les jours de l'année. Et je m'adapte à mon lieu de travail. Oui, je suis satisfait !

*Diane de Kaenel
Etudiante 3^{ème} année Bachelor
Volée automne 2010*

Nouvelles de l'Ecole

WINTER UNIVERSITY 2013 COIMBATORE, INDIA

Le projet des Universités d'été – ou d'hiver selon l'hémisphère où l'on se situe – se déroule annuellement depuis 2006 grâce au soutien logistique et financier du DFJC¹.

Ce début d'année, nous avons saisi avec plaisir l'opportunité de mener la délégation de 20 étudiants² suisses à Coimbatore, en Inde, sachant ce que le voyage peut apporter en termes d'ouverture à l'autre, d'échanges et de réflexions, pour l'avoir expérimenté à de nombreuses reprises. Pour Anne-Laure, qui a participé à la première expérience de ce type en Suisse en 2010, c'est aussi l'intérêt de voir la réciprocité qui s'est installée avec l'équipe du PSG³ Coimbatore, déjà participante deux ans auparavant. Le temps de vérifier précisément ce qui est attendu de nous et ce que nous pourrions apporter dans cette aventure et c'est parti ! Réservation des billets, procédures pour le visa (magnifique moment où nous nous retrouvons derrière la porte – fermée – du consulat indien le jour de Diwali, fête des lumières en Inde), tout s'organise rapidement.

Le 4 janvier 2013, nous nous retrouvons à Coimbatore, « petite ville » indienne d'1 million et demi d'habitants, par une chaleur qui contraste avec l'hiver laissé en Suisse. Nous sommes chaleureusement accueillies par l'équipe du PSG, qui va nous accompagner tout au long de cette expérience et attendons avec eux les étudiants, qui arrivent par vagues successives les deux jours suivants. Ces 20 jeunes hommes et femmes – enthousiastes à l'idée de découvrir une autre culture et peut-être différentes manières d'envisager les soins infirmiers – sont en deuxième ou troisième année Bachelor à HESAV⁴ ou à La Source. Nous constatons qu'ils existent déjà en tant que groupe, de par leur choix commun mais également à travers les cours d'anglais qu'ils ont suivi avant de partir. Néanmoins, la réalité est ici nouvelle et différente, et nous assistons à

¹ Département de la formation, de la jeunesse et de la culture

² Ce qui est écrit au masculin s'applique de manière égale au féminin

³ Du nom de son fondateur : Shri P S Govindasamy Naidu

⁴ Haute Ecole de Santé Vaud



la cérémonie d'ouverture de l'université d'hiver en sachant que ce qui nous attend fera évoluer non seulement le groupe, mais chacun de ses membres.

Le programme des deux premières semaines, concocté par deux professeures coordinatrices et leur doyenne, Mme Jean Abraham, est bien chargé mais ô combien attractif ! Principalement orienté sur la découverte de la culture indienne et notamment les aspects de vie communautaire et de santé publique, nous allons avoir la chance d'assister à un mode d'organisation sociétale qui tend à disparaître chez nous en Suisse, mais également ailleurs en Europe. L'engagement pour améliorer les conditions de vie des plus vulnérables n'est ici pas uniquement une affaire d'Etat, mais aussi une préoccupation d'individu. Nos visites dans des ashrams (lieux de vie organisés), des écoles ou des cliniques mettent en évidence la lutte contre la mortalité élevée des nouveau-nés de sexe féminin, les maladies infantiles, le handicap ou encore l'alphabétisation. Nos étudiant-e-s

réfléchissent, s'interrogent parfois sur les possibilités et les moyens mobilisés. Sur le système aussi : qui prend en charge les frais ? Qui a accès à ces soins ? La rencontre avec une médecine différente est aussi étonnante pour nous tous. Ce que nous considérons encore comme « alternatif » chez nous est ici communément accepté et fait partie d'un tout, souvent indissociable d'une spiritualité omniprésente. Un hôpital ayurvédique, un centre de soins naturels, des séances de yoga pour les patients hospitalisés... la curiosité de nos étudiants est belle à voir. Pas de jugements mais un esprit critique, ils veulent mieux comprendre, ils interrogent.

Nous nous acclimatons au rythme indien « Shanti, Shanti⁵... ». Et, en dehors des moments passés avec nos collègues et les étudiants indiens, peu de temps libre. Pour nous deux un souci omniprésent : s'assurer que tout le monde va bien. Dans ce coin du monde si éloigné du nôtre à tout point de vue, il est vite fait de tomber malade, d'avoir

⁵ Mot sanskrit qui signifie la paix, le salut, le calme, la sérénité



la nostalgie du pays ou même de perdre le sens de ce qu'on fait ici. Préserver le groupe, faciliter certains aspects (les déplacements à 20, les repas différents... tellement différents, le contact pas toujours facile avec ses proches à l'autre bout du monde) tout en laissant à chacun son besoin d'intimité, d'indépendance et sans faire du maternage: un défi quotidien pour nous. Nous savons également que nous ne sommes pas ici à titre individuel et pour des loisirs, il y a un cadre à tenir et cela est parfois mis en tension avec un désir compréhensible de liberté et d'autonomie.

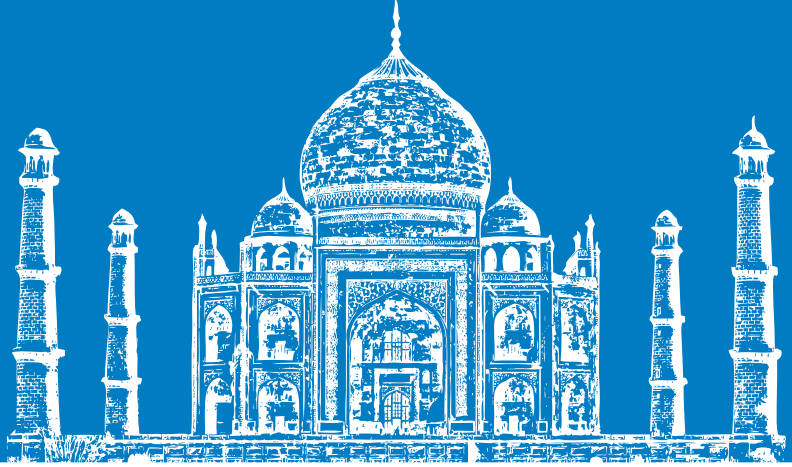
Les deux semaines ont filé, et nous allons devoir quitter ces 20 étudiants, qui nous ont touchées, questionnées, en un mot remuées. La relation étudiant-enseignant prend un autre sens et s'avère plus compliquée qu'en Suisse, dans le cadre délimité d'une salle de classe ou d'un bureau; mais quel plaisir! Partager avec eux notre vision de la profession, nos attentes et nos espoirs parfois de ce qu'ils vont devenir. Se réjouir de cette relève prometteuse, prête à entrer dans le monde du travail avec une belle énergie et déjà tellement de compétences...

Il est temps de dire au-revoir. Deux autres professeurs d'HESAV vont prendre la relève pour accompagner les étudiants durant les deux semaines restantes. Ces derniers, grâce à des journées de stage dans différents milieux, vont pouvoir poursuivre leurs réflexions et travailler en binôme avec des étudiants indiens qui ont à cœur de leur montrer le plus de choses possibles. Il leur restera à valider leur expérience par des présentations de groupe qui s'annoncent fort intéressantes, hélas cela se fera sans nous! Nous repartons le cœur un peu lourd, un sentiment d'inachèvement peut-être. Mais d'autres aventures nous attendent à La Source!

Anne-Laure Thévoz
Professeure HES-SO
Institut et Haute Ecole
de la Santé La Source

Chrystelle Lerouge
Maître d'enseignement HES-SO
Institut et Haute Ecole
de la Santé La Source

WU : UNE RICHE EXPÉRIENCE HUMAINE



Après de longues heures de vol et d'attente dans les différentes escales, nous voilà enfin en Inde!

A l'aéroport de Coimbatore, deux étudiantes indiennes sont là pour nous accueillir. Le trajet en voiture pour aller jusqu'à notre logement nous a permis de nous plonger directement dans l'ambiance. Odeurs de curry, bruits de klaxons, chaleur étouffante et paysages incroyables... tous nos sens sont en éveil!

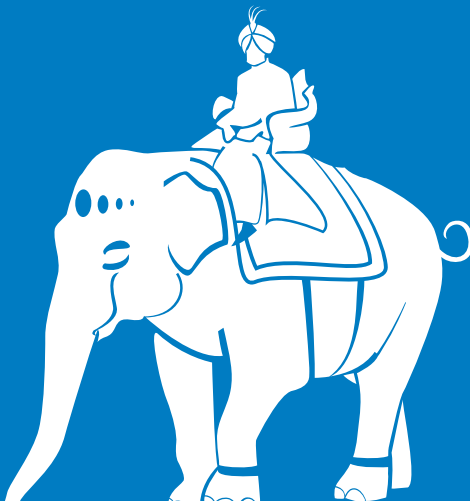
Le premier soir, nous avons été invités à un spectacle de danses indiennes magnifiques, puis à un souper gigantesque.

Les deux premières semaines ont été ainsi planifiées : visites d'hôpitaux, d'écoles, de centres de yoga ou ayurvédique, mais surtout de rencontres très enrichissantes avec des médecins, étudiants, masseurs et des personnes qui veulent vraiment faire évoluer l'Inde! Cela nous a permis de nous habituer au climat, mais aussi à la nourriture et aux horaires indiens quelques peu «élastiques».

Pendant les week-ends, nous avons eu l'occasion de découvrir les alentours en faisant diverses excursions, comme une promenade au bord d'une cascade ou encore un week-end dans un petit village de montagne.

Les deux dernières semaines ont été consacrées à nos stages. Par petits groupes, nous avons pu visiter les services de psychiatrie, d'orthopédie, de pédiatrie ou encore de chirurgie dans l'hôpital principal de Coimbatore, le PSG¹. Nous avons aussi passé deux jours dans la campagne afin d'observer le rôle infirmier auprès de diverses populations. Cela nous a permis d'observer et de comprendre un autre fonctionnement hospitalier, avec des valeurs et une culture totalement différente de la nôtre. En effet, découvrir une salle de yoga au milieu de l'hôpital n'est pas chose fréquente chez nous!

¹ du nom de son fondateur Shri P.S Govindasamy Nadu



Nous avons fini le séjour par une présentation orale en groupes, afin de valider notre Winter University¹ (étudiants suisses et indiens) sur des sujets variés comme les soins de la mère et de l'enfant, les soins communautaires Suisse versus Inde ou encore le «women empowerment².»

Pendant cette WU, nous avons pu découvrir, apprendre, partager et nous questionner sur notre profession. L'ambiance a été super et le contact avec les étudiantes indiennes est très bien passé. Nous avons chacune ramené beaucoup de souvenirs, mais aussi trois kilos de cadeaux divers comme des pashminas³, des éléphants (en version miniature), des foulards et même, pour quelques-unes d'entre nous, des saris⁴ ! L'Inde est belle, colorée, parfumée, magique, faite de promesses et d'espoir. L'Inde est aussi bruyante, sale, surprenante et pauvre. L'Inde c'est le sentiment que tout est possible dans l'impossible. Deux extrêmes et un choc culturel intense, une expérience terriblement humaine. Elle nous a fait découvrir des approches et des conceptions différentes de la profession infirmière et du terme «prendre soin». Elle remet en question la *vocation* infirmière et nous ouvre les yeux sur les différentes manières de soigner les patients, les diverses croyances médicales et culturelles qui influencent nos soins. Cet échange souligne à nouveau l'importance du métier d'infirmière dans notre domaine si particulier, de ses difficultés et bénéfiques. Se rendre à l'hôpital pour se faire soigner est très facile en Suisse ; malheureusement ce n'est pas le cas partout. De retour chez nous, la Winter University reste une expérience incroyablement unique qui ne laissera aucun participant indifférent !

Floriane Ryser et Laure Challet
 Etudiantes 3^{ème} année Bachelor
 Volée automne 2010
 Katarina Lesic et Tiffany Messerli
 Etudiantes 2^{ème} année Bachelor
 Volée automne 2011

¹ Université d'hiver

² Droits des femmes ou habilitation

³ Châle en laine de duvet de chèvre de l'Himalaya

⁴ Costume féminin composé d'une pièce de coton ou de soie, drapée et ajustée sans coutures ni épingles

EXPÉRIENCE LIBANAISE

Cinq mois hors du commun. Un semestre extraordinaire et des souvenirs inoubliables. Voici quelques mots pour résumer cette demi-année que j'ai eu la chance de passer dans la Faculté des sciences infirmières à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth.

Cela grâce à une amitié qui s'est formée durant ces dernières années entre l'École La Source et la doyenne de la Faculté des sciences infirmières de l'Université St-Joseph. Une camarade de ma volée Bachelor 2010 a motivé la réalisation de ce projet en collaboration avec Mme Baumann, responsable des affaires internationales. C'est elles qui m'ont entraînée dans leur élan... Une lettre de motivation, l'accord de mon professeur de travail de Bachelor, plusieurs échanges logistiques entre les deux écoles, le billet d'avion et c'était parti !

C'est une université privée francophone. La formation en soins infirmiers coûte environ 8'000 USD par année. Les étudiants peuvent recevoir une bourse en signant un contrat avec l'hôpital universitaire de Beyrouth qui leur demande de travailler quelques années pour eux une fois le diplôme obtenu. Pour l'admission au programme de Licence de trois ans, les étudiants doivent entre autres obtenir la note A au test d'aptitude de français. La formation est organisée par modules dont des cours de physiopathologie, de pharmacologie, d'initiation à la recherche, de statistiques, etc... La plupart se donnent en enseignement magistral par un médecin (pour la physiopathologie) ou une infirmière (pour les soins infirmiers) qui introduit quelques fois son cours par des études de cas.

Les stages ont lieu trois jours par semaine durant un mois en alternance avec des cours. Il y a deux stages par semestre, de sorte que les étudiants aient pratiqué dans chaque contexte à la fin des

trois années d'études. J'ai eu l'occasion de faire un stage en soins intensifs et en psychiatrie à l'Hôtel-Dieu-de-France (un des hôpitaux universitaires de Beyrouth). Je n'ai évidemment pas tout vu mais le niveau de soins ne change pas beaucoup de celui de la Suisse si ce n'est quelques techniques de pansement ou certaines infrastructures. Aux soins intensifs, les blouses pour entrer en chambre d'isolement ne sont pas jetables mais en tissu; les respirateurs sont bien plus encombrants que chez nous; le pansement se fait en quatre temps avec de la Bétadine® moussante.

La psychiatrie en hôpital universitaire m'a semblé très adaptée pour un accompagnement optimal des patients. Le service est équipé entre autres d'une salle de jeux, d'une salle de sports, tout y est pensé pour assurer la sécurité des patients et du personnel soignant. La prise en charge pluridisciplinaire est primordiale dans ce service tout comme l'importance de la réinsertion du patient dans la société.

La psychiatrie en hôpital «de campagne» accueille tous les patients atteints de pathologies psychiatriques qui n'auraient pas assez d'argent pour payer d'autres services. Selon mes camarades de classe du Liban, cet hôpital est plus archaïque. Il y a environ 1'000 patients pour seulement cinq infirmières. Les patients ne reçoivent souvent pas leur traitement à temps et sont plus souvent laissés à eux-mêmes. Les services sont séparés hommes-femmes et selon les pathologies.

Le Liban est un pays du Moyen-Orient, quatre fois plus petit que la Suisse et entouré de la mer méditerranéenne et de quelques paysages montagneux. Il est peuplé d'environ quatre millions d'habitants de composition pluriconfessionnelle; une capitale pleine de contraste entre églises et mosquées, des quartiers marqués par la guerre et d'autres par la nouveauté: ce pays est réellement surprenant! Autant vous dire qu'on ne s'y ennue jamais. Beaucoup pensent que le Liban est la Suisse du Moyen-Orient mais croyez-moi, mises à part ses quelques banques et quelques montagnes, je n'ai rien vu de comparable à notre pays. A mon grand plaisir, le dépaysement fut total. Les coups des klaxons à tous moments, les autoroutes à traverser sans passage piétons, la langue, le climat, la logique à leur sauce, les marchands de fruits et légumes à chaque coin de rue, les chats errants et une multitude d'autres impressions à découvrir chaque jour.

Le Liban fut sous la domination de la France durant de nombreuses années; ainsi, une partie de la population se débrouille en français ou sinon, en anglais. Cependant, la langue officielle reste l'arabe qui est très difficile. De plus, les libanais aiment montrer leur plurilinguisme en mêlant des mots français, arabes et anglais, ce qui complique le dialogue lorsqu'on n'y est pas habitué. Cette barrière de langue n'empêche finalement pas la communication vue la gentillesse et la spontanéité de la population.

Par ici, la plupart des étudiants habitent chez leurs parents. Si le trajet est trop long, plusieurs foyers pour étudiants à Beyrouth proposent des chambres plus ou moins abordables du point de vue du prix, du confort ou du règlement souvent très strict. Après quelques recherches, j'ai eu la chance de trouver un petit foyer en colocation avec six étudiantes libanaises et une espagnole.

Nous dormons deux ou trois par chambre mais l'appartement comprend aussi un salon, une cuisine et trois salles de bains. Les coupures d'eau sont fréquentes; quand cela se passe au milieu d'une lessive ou d'une douche... il faut s'armer de patience! A Beyrouth, l'électricité n'est coupée que trois heures par jour, ce qui contraint chaque logement à s'équiper d'une génératrice qui ne fonctionne pas toujours cela dit. Durant l'hiver entre fin décembre et fin février, la température dans la capitale descend rarement au-dessous de 10°C. Toutefois, les maisons ne sont pas bien voire pas du tout chauffées... thés et soupes sont donc bienvenus! En parlant de cuisine, sachez que les rumeurs concernant la gastronomie libanaise sont tout à fait fondées. J'ai pu savourer de nombreux mets nouveaux et «home made²» grâce à mes camarades de classe et mes colocataires autochtones. D'ailleurs, si vous avez la chance de vous rendre dans ce pays, mangez un Man'ouché au zaatar¹ pour moi!

Finalement, je ne vous ai exposé que quelques bribes de tout ce que j'ai vécu durant ces derniers mois. Ce semestre a passé bien vite et je ne peux qu'encourager les étudiants à vivre de telles expériences que ce soit pour leur apport personnel ou professionnel. On y développe ses capacités d'adaptation, de communication, d'ouverture d'esprit et la patience. Un tel séjour ne laisse personne indifférent et enrichit plus qu'on ne peut l'imaginer.

Proverbe arabe:

«Vise toujours la lune. Même si tu la rates, tu atterriras parmi les étoiles.»

Anne-Sophie Reymond
Etudiante 3^{ème} année Bachelor
Volée Automne 2010

¹ Sorte de Pizza libanaise au thym (zaatar)

² fait maison

JOURNÉE SUR LA MALTRAITANCE ENVERS LES PERSONNES ÂGÉES

VENREDI 14 JUIN 2013 (9H00-14H00) À L'INSTITUT ET HAUTE ECOLE DE LA SANTÉ LA SOURCE



C'est notre problème !

PRÈS DE 300'000 PERSONNES DE PLUS DE 65 ANS VICTIMES DE MALTRAITANCE EN SUISSE

Le vieillissement de la population constitue un enjeu majeur pour la prévention de la maltraitance envers les personnes âgées. En 2060, près de 30 % de la population suisse devrait avoir 65 ans ou plus. Au vu de cette évolution, si aucune mesure n'est mise en place pour prévenir, dépister et traiter les situations de maltraitance, le nombre de personnes âgées maltraitées sera en constante augmentation au cours des prochaines années.

On estime actuellement qu'en Europe, une personne de plus de 65 ans sur cinq est victime de maltraitance. Cela représente pour la Suisse près de 300'000 personnes. Et ces chiffres ne constituent que la pointe de l'iceberg, car les situations de maltraitance ne sont de loin pas toutes dépistées. Outre ses impacts négatifs sur la santé, la sécurité et la vie des personnes âgées, la maltraitance engendre par ailleurs des coûts socio-économiques importants, bien que difficiles à estimer.

Dans ce contexte, plusieurs questions majeures se posent : La maltraitance envers les aînés est-elle perçue comme un problème par les acteurs du monde politique et associatif ? Quelle est la priorité accordée à cette thématique ? Quelles sont les mesures à envisager pour y faire face ?

A l'occasion de la Journée internationale de lutte contre la maltraitance envers les personnes âgées, **UNE MANIFESTATION POLITICO-SCIENTIFIQUE EST ORGANISÉE LE VENDREDI 14 JUIN 2013 (9H00-14H00) À L'INSTITUT ET HAUTE ECOLE DE LA SANTÉ LA SOURCE, EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION ALTER EGO** (Association romande et tessinoise pour la prévention de la maltraitance envers les personnes âgées). Un programme riche d'exposés sur le sujet, de débats, et un climat propice à l'échange vous sont proposés.

Le programme complet pourra être consulté dans le courant du mois d'avril sur le site Internet de l'Ecole : www.ecolelasource.ch

Nouvelles de la Clinique

PIERRE-MARCEL FAVRE : L'AVENTURE CRÉATIVE

NOUVELLE EXPOSITION À LA GALERIE DE LA SOURCE!

Du 14 mars au 30 octobre 2013, la Galerie de La Source reçoit un invité de marque : l'éditeur vaudois Pierre-Marcel Favre. Cette nouvelle exposition présentée dans les murs de la Clinique réunit photographies, archives et livres d'exception pour explorer la vie foisonnante et passionnante de cet Homme de Lettres et grand voyageur.

Retracer le parcours de ce touche-à-tout génial, talentueux et sans répit relève pourtant de la gageure! Pari relevé par Michel R. Walther: «Il faut se rappeler que Pierre-Marcel Favre est à ce jour le plus important et prolifique éditeur suisse romand, en Suisse comme à l'étranger. Sa carrière et sa vie sont d'une incroyable richesse. Pour la première fois, un hommage en images sera donc rendu à l'homme et à l'éditeur. Je m'en réjouis; c'est un honneur de l'accueillir à La Source!». Libre d'entrée, l'exposition est ouverte au public du 14 mars au 30 octobre 2013, tous les jours de 10:00 à 20:00.

L'amour du défi et des mots

Dès son jeune âge, ce lausannois a été mu par une soif inextinguible de découvertes, de connaissances, un désir chevillé au corps de réaliser ses rêves. Cette curiosité l'envoie à la quête du monde dès ses 17 ans, avant d'obtenir successivement un certificat d'architecte et une licence de pilote professionnel à son retour en Suisse en 1963. Sa passion pour les contrées lointaines ne l'a plus quitté depuis lors, avec plus de 105 pays visités au compteur.

Pierre-Marcel Favre, c'est le goût immodéré des projets ambitieux. A l'âge de 22 ans, il monte une agence de publicité. En 1971, il fonde les Éditions Favre et publie ses premiers livres. Seize ans plus tard, le jeune éditeur lance le Salon International du livre et de la presse de Genève, puis une foire internationale d'art qui accueille des galeries de plus de vingt pays. On lui doit aussi le Musée de l'Auto (Genève, 1996) et des expositions consacrées à des artistes d'envergure (Dali, Miro, Picasso, Vallotton, Verne, etc.) qui ont remporté un large succès.

Une reconnaissance au-delà des frontières helvétiques

Aujourd'hui, Pierre-Marcel Favre appartient au cercle restreint des éditeurs romands au succès incontesté, en Suisse comme à l'étranger. Fondées en 1971 alors qu'il n'a que 22 ans, les Editions Favre publient depuis lors près d'un livre par semaine, soit plus de 50 ouvrages par an. La maison d'édition se distingue notamment par le choix de son fondateur de limiter les publications de fictions. Un pari risqué mais qui a, semble-t-il, porté ses fruits. Biographies, essais économiques,

livres d'arts, de recettes ou annuaire des rebouteux de Suisse romande se retrouvent pêle-mêle dans ses stocks. Certains des livres parus aux Editions Favre ont été traduits dans près d'une douzaine de langues!

L'homme de Lettres fait partie des 250 personnalités vaudoises de ces 250 dernières années retenues par le quotidien 24 Heures. L'hebdomadaire L'illustré l'a également nommé dans les 90 personnalités romandes ayant marqué le siècle. Pierre-Marcel Favre a aussi gagné ses lettres de noblesse chez nos voisins, puisqu'il a été récompensé par les 4 plus illustres distinctions de la République française: Chevalier, puis Officier des Arts et des Lettres (2008) ainsi que Chevalier, puis Officier de la Légion d'honneur (2011).

Une scénographie conçue comme un voyage

Grâce à une scénographie ingénieuse et ludique, conçue par l'agence lausannoise trivial mass production, une vingtaine de panneaux restituent la vie de cet explorateur d'horizons proches et lointains. Sa passion des airs et des pays exotiques y figure en bonne place avec des photos de ses vols et périple en Corée du nord, au Bhoutan, en Algérie (alors en pleine guerre d'indépendance), en Papouasie Nouvelle-Guinée et ailleurs. Ses rencontres avec des personnalités marquantes de la scène politique ou médiatique apportent quant à elles un relief neuf et lifestyle à ce personnage lausannois. Et les livres? Ils occupent bien entendu une place de choix dans cette rétrospective dédiée à cet amoureux de l'écriture! Une sélection d'ouvrages publiés sur plus de 30 ans aux Editions Favre est y présentée dans cette exposition conçue comme un écho à l'aventure créative qui caractérise la vie de Pierre-Marcel Favre.

CL+
Galerie
de La Source
présente l'exposition
**Pierre-Marcel Favre:
L'aventure créative**

La Clinique de La Source a le très grand plaisir de s'associer aux Editions Favre pour accueillir dans ses murs une exposition biographique inédite autour de Pierre-Marcel Favre, fondateur des Editions Favre, ami des Arts et des Lettres, grand humaniste et voyageur invétéré.

Exposition du 14 mars au 30 octobre 2013
Vernissage jeudi 14 mars de 17h30 à 19h30

Une bien étrange histoire de godot
FAVRE

LA FIN DU DOLLAR
Myret Zaki
Comment le billet vert est devenu la plus grande bulle spéculative de l'histoire
FAVRE

Béjart secret
Marcel Inseard
FAVRE

être
FAVRE

La Clinique de La Source
Lausanne

Avenue West 30 1004 Lausanne - Suisse
Tél. +41(0)21 641 33 33 Fax +41(0)21 641 33 66
www.laclinique.ch | clinique@laclinique.ch
Parking au Palais de Beaulieu

Infirmière

vosre métier vous manque ?



Vous avez envie de reprendre votre activité professionnelle ? Contactez-nous, le CiPS vous propose un ensemble de prestations gratuites et à la carte :

- **entretien d'orientation, appui individualisé et conseils**
- **cours d'actualisation des connaissances**
- **stages pratiques**
- **bilan de compétences**

... afin de construire votre projet de réinsertion en fonction de vos attentes.

**Découvrez des témoignages
filmés sur: www.reinsertion.ch**

CiPS
CENTRE D'INFORMATION DES
PROFESSIONS **SANTÉ-SOCIAL**

Pour en savoir plus appelez gratuitement le **0800 00 50 50**

Rue du Simplon 15 • 1006 Lausanne

Témoignage

« MOMENTE ÎN ROMÂNIA¹ », LA SUITE...

Durant ma formation en 2009 à l'Institut et Haute Ecole de la Santé La Source, j'ai conçu un projet artistique et humanitaire : la vente de photographies pour financer l'achat de lits pour les parents de l'Hôpital Universitaire roumain de Cluj-Napoca dans lequel j'ai effectué mon stage de pédiatrie.

Dès 2009, grâce à des expositions (notamment le restaurant «Le Byblos» et le théâtre de Beaulieu lors de la «Journée Source»), j'ai pu récolter la somme de 10'000 francs et concrétiser mon projet en mars 2011. Ne souhaitant pas dépenser la somme en une seule fois, je suis retournée en Roumanie en décembre 2012, munie des 7'000 francs restants. En 2011, j'avais acheté des lits de camps et des chaises pour les parents, car la plupart d'entre eux n'ont pas les moyens de payer un hôtel et dorment par terre ou dans le lit de leurs enfants hospitalisés.

A mon arrivée, j'ai décidé de suivre les consultations enseignées aux assistants par la pédiatre, le Dr Cecilia Lazea, grâce à qui ce projet a été possible. Elle est le trait d'union entre Lausanne et Cluj. Elle a une façon si gracieuse de mener ses visites : elle interroge d'abord l'enfant (qu'importe son âge) «c'est lui qui possède toutes les réponses». Elle apprend à ses jeunes assistants le sens clinique : avant de penser aux scanners, radiographies ou autres examens coûteux, on apprend d'abord à discuter, échanger, palper «s'il y a une masse, nos doigts le sentiront peut-être!».

Cecilia est spécialisée dans les échographies cardiaques, mais elle fait le plus souvent office de généraliste. Lors d'une consultation, elle a pris le temps de parler à un jeune adolescent venu pour des «problèmes de cœur». Il souffrait de palpitations depuis la mort de sa mère et avait la responsabilité de s'occuper de la ferme ainsi que de ses jeunes frères et sœurs, ce qui l'a forcé à renoncer à l'école. Cecilia a tout de suite compris qu'il était stressé, l'échographie étant normale. Ne pouvant se payer le luxe d'un psychothérapeute, elle s'est débrouillée pour commencer un bout de séance cachée – là - en pleine consultation en prétextant qu'il devait revenir régulièrement chez elle «pour son cœur». Ceci afin de lui permettre de parler un peu de son vécu.

¹ La suite de mon projet



Voilà la réalité roumaine : on fait beaucoup avec peu ! On répare quand ça se casse ou on donne plus loin, on ne jette jamais rien. Pas de chichi non plus ! Mon séjour s'est donc déroulé ainsi : on m'a simplement dit que les lits étaient super utiles, j'ai été remerciée pour mon investissement. Puis les gens ont repris leur travail quotidien. Quel plaisir de constater que les dons n'ont pas modifié la teneur de nos échanges entre soignants. J'ai compté le nombre de lits, ils étaient tous là, avec déjà la patine de meubles utilisés !

Cecilia pense qu'il n'y a pas besoin de lits supplémentaires pour les parents. Elle a identifié d'autres nécessités. J'ai donc demandé au staff² de l'hôpital de lister les objets souhaités tout en précisant leur coût, puis j'ai discuté avec eux de leurs avantages et inconvénients, de leurs chances de survie à long terme. Suite à nos rencontres, j'ai décidé de munir de veilleuses toutes les chambres d'enfants. Jusqu'à présent, durant la nuit, les soignants doivent systématiquement allumer les plafonniers pour prodiguer les soins, réveillant ainsi tous les occupants de la chambre. Et puis les veilleuses vont permettre de rassurer les petits lors de l'endormissement.

² L'équipe, le personnel



J'ai également acquis deux armoires à pharmacie pour éviter les stocks dans des cartons, nettement moins pratiques lors de situation d'urgence. Ils ont été fabriqués par des menuisiers travaillant depuis des années pour l'hôpital, ainsi leur qualité est garantie.

En ce qui concerne mon dernier achat, j'ai des doutes : un chariot de désinfection. En bref, la Rolls Royce des instruments de ménage. Mon premier réflexe a été de penser que c'était du luxe, pourtant cela correspond à ce qui est utilisé en Europe. Muni d'une housse protégeant l'utilisateur des produits toxiques, il répond aux normes ISO³ ! J'ai accepté, puisque d'autres unités du même hôpital en étaient munies. De plus le fournisseur avait déjà mis gratuitement à disposition une machine à laver les lingettes pour assurer la pérennité de leur collaboration. Le tout avait été si bien pensé que j'ai décidé de faire confiance à l'équipe soignante. Il me reste encore 4'000 francs à investir : l'objectif de mon futur et dernier voyage.

Infirmière diplômée depuis plus d'une année, je jongle en permanence entre la réalité du système de soins et mes propres valeurs. Lors de cette dernière visite en Roumanie, j'ai pu constater que de petites améliorations changeaient significativement le vécu des personnes.

En guise de conclusion, une image : ma rencontre avec une jeune mère souriante, emmitouflée dans une couverture en laine fleurie, allongée sur un des lits de camps offerts grâce à vos dons. Un des beaux moments de mon séjour dernier.

Merci de votre soutien.

*Chloé Hohlfeld
Infirmière diplômée
Diplômée en 2011*

³ ISO : norme de standards internationaux de qualité

A propos de...

AU CŒUR DE LA NUIT

Travailler la nuit? Quelle drôle d'idée me direz-vous? Quand tout appelle au sommeil, il faut lutter et œuvrer en silence sous les lumières blafardes de la salle de soins ou dans la pénombre aux côtés des patients. Un autre monde où se côtoient solitude, fatigue, stress mais aussi calme, simplicité et authenticité.

Seule infirmière¹ à bord ou en équipe restreinte, c'est fonctionner comme unique pilote aux commandes et la notion de responsabilité prend un tout autre sens. Loin de l'animation de la journée, les discussions se font plus intimes, l'organisation du travail se simplifie, les tâches administratives se font rares, pas de va et vient continu. L'équipe pluridisciplinaire se trouve réduite à son minimum.

Il est nécessaire de gérer l'urgence qui tel un grain de sable dans un rouage requiert de grandes capacités d'analyse et d'adaptation pour faire face aux imprévus, à la surcharge de travail qui peut s'avérer très soudaine. La baisse de vigilance impose aussi ses garde-fous puisque l'erreur n'est pas envisageable. Travailler de nuit permet de vivre, de créer une relation particulière avec le patient. Instant privilégié pour les plus grandes joies comme pour les angoisses et les peurs. Le temps semble s'arrêter un moment afin d'être en mesure d'aider à soulager autrement les souffrances.

J'ai envie de vous raconter ce qui, durant les nuits, m'a marquée le plus : deux moments aux extrêmes de la vie, partagés en solitude avec ces personnes que je n'oublierai jamais :

Jeune diplômée, écarteur dans les mains, j'ai fait ma plus belle et plus marquante rencontre avec un petit ange tout fripé, recouvert de vernix, poussant son cri qui m'a tiré une larme de bonheur. Je le tiens entre mes mains. Je n'y aurais jamais pensé en allant travailler de nuit dans cette maternité pourtant située sous nos latitudes. Je me suis retrouvée à seconder l'obstétricienne aux côtés de l'anesthésiste. J'étais loin d'imaginer, une fois réalisée l'ouverture du ventre de la maman tout à fait sereine, que la doctresse me proposerait d'aller saisir ce nouveau-né pour l'extirper de son nid douillet. Cet instant reste l'un des plus beaux moments de ma carrière professionnelle.

D'autres personnes au seuil de leur grand voyage ont marqué mon chemin d'une trace indélébile. Les êtres humains confrontés à leur propre mort peuvent être étonnants, admirables, courageux, et m'inspirent la plus humble et respectueuse compassion. J'ai gardé en mémoire, durant mes dix années de soignante en blouse blanche, des noms, des visages, déformés par la douleur, submergés par la peur ; des mains tendues ou des poings serrés, des yeux clos remplis de larmes ou grands ouverts, perdus dans le vague ; des cris puissants ou étouffés, des corps chétifs et maladifs recroquevillés sur

¹ Ce qui est écrit au féminin se lit aussi au masculin

eux mêmes comme des enfants, des corps meurtris par nos soins invasifs, des départs involontaires, non consentis, non préparés, lourds d'un passé non digéré, des non-dits, des regrets. Mais aussi des familles absentes, ignorantes, distantes, indifférentes... voire impatientes.

Une nuit, le regard d'une femme, qui me rappelle une personne proche, va me marquer à jamais. Franc, direct, lumineux, serein, apaisé, d'un bleu profond comme le ciel qu'elle s'apprête à rejoindre calmement, ainsi que les deux seuls hommes qu'elle a aimés tout au long de sa vie. Sa vie que je connais belle, heureuse, faite d'amour, des enfants reconnaissants et attentifs. Son visage est calme, son corps détendu malgré la douleur que je devine. C'est moi qu'elle console de sa main douce, elle me caresse gentiment le bras. Elle sourit en répétant que tout est fini, que tout va se finir, les souffrances, la maladie, sa vie auprès des siens, et elle sourit...

Cet instant demeure pour moi un hymne à la vie, la compassion, l'amour. Il m'a inspiré ces quelques lignes que je vous offre en espérant insuffler des regards plus lumineux sur le travail des soignants qui œuvrent en silence alors que tout le monde dort.

Petite Fée qui virevolte la nuit, dans vos rêves sereins,
 Petite étoile qui scintille, discrète, pour embellir vos vies,
 Petite panthère qui guette, et veille à vous faire oublier vos chagrins,
 Petit elfe qui pas à pas saura soulager la blessure qui vous étreint,
 Petite éphémère qui disparaît, secrète, quand l'aube vient,

Cette nuit qui m'envahit et trahit parfois mon ennui,
 Cette nuit longue et solitaire où planent bien des mystères,
 Cette nuit où mes songes éveillés, loin de tout m'entraînent
 Cette nuit où le froid tombe, clôt mes yeux et m'emmène,
 Cette nuit où s'obscurcit dans mes mains, vos pleurs et vos peines,

Cette nuit où la mort s'engouffre et dans un souffle vous emporte,
 Cette nuit où la vie apparaît dans le cri d'un fragile ange né,
 Cette nuit où le silence ouvre les cœurs et fait couler les larmes,
 Cette nuit où à force de douceur et patience, vous déposez les armes,
 Cette nuit où avec une infinie tendresse, s'endorment paisiblement vos âmes.

«La nuit, toute chose prend sa forme et son vrai aspect. De même qu'on ne distingue que la nuit les étoiles du ciel, on aperçoit alors sur la terre bien des choses qu'on ne voit pas le jour» S. Lagerlof



Sylvie-Caroline Jaccottet
 Maître d'enseignement HES-SO
 Institut et Haute Ecole
 de la Santé La Source

Des chemins qui mènent aux soins...

Que deviennent les jeunes diplômés de l'Ecole la Source? Je suis allé faire ma petite enquête. Voici le compte-rendu de ma rencontre avec quatre récentes infirmières.

Mon entrée dans le monde du travail...

J'ai commencé mes premières recherches d'emploi vers le mois d'avril 2012. Pas facile de se mettre au CV¹ alors que le travail de Bachelor et autres validations nous pendent déjà au nez. Je ne savais pas vraiment vers quoi m'orienter: les soins somatiques, la psychiatrie? Le CHUV², les hôpitaux régionaux? C'était un peu le flou, néanmoins je me suis décidée à chercher une place en chirurgie ou en médecine.

J'ai envoyé trois dossiers. Le CHUV a été le seul à me répondre positivement. J'ai passé l'entretien d'embauche au mois de juin, et début juillet, juste avant les dernières validations, j'apprends que je suis engagée! Soulagement et stress se sont alors mélangés. Puis je devais encore réussir les examens. Octobre enfin: je suis INFIRMIERE!

Le 1^{er} novembre, je me suis retrouvée dans le hall central du CHUV avec une cinquantaine d'autres nouveaux collaborateurs. Je reconnais quelques visages de l'Ecole La Source et d'HESAV³, que j'avais connus en stage. La première semaine d'intégration s'est très bien déroulée puis vient le moment «M»: mon premier jour en chirurgie thoracique et vasculaire!

Toute l'équipe m'a accueillie chaleureusement. On m'a annoncé que je serais jumelée deux semaines, sous réserve qu'il manque des collègues. Par chance cela n'a pas été le cas, du coup mon intégration s'est effectuée dans de bonnes conditions. Depuis, je fonctionne seule. Il y a moins de stress, car je connais déjà un peu le service et je suis dans le bain. Certes je travaille moins vite que les collègues et je pose beaucoup de questions, mais qu'est-ce que c'est «kiffant⁴» de voir que je sais autant de choses, finalement, et que je suis tout à fait capable de m'occuper des patients de manière autonome!

Alors bonne chance à tous, accrochez-vous car le résultat en vaut vraiment le coup!

Joanna Décosterd
Diplômée Source automne 2012

¹ Curriculum Vitae

² Centre Hospitalier Universitaire Vaudois

³ Haute Ecole de Santé Vaud

⁴ Expression de plaisir

Avant de terminer les derniers examens, j'avais ma place en tant qu'infirmière à 100% dans un EMS⁵. J'avais donc une belle ligne droite toute tracée, ce qui s'est avéré plutôt lourd et stressant à porter. Et si je ratais mes examens? Comment le dire à l'établissement qui m'avait engagée sans même mon diplôme en poche? Que de questions qui passaient dans mon esprit, et cela faisait quatre ans que doutes et grandes remises en question me taraudaient. Evidemment, j'étais loin d'être la seule!

Le passage d'étudiante à infirmière est marqué par le mot «responsabilités», qui m'a giflée à peine arrivée dans le monde du travail. C'est simple, les personnes comptent sur vous et attendent de vous des réponses claires, rassurantes. Plus le temps de se dire «je penserai à faire ci ou ça; je vais voir avec ma référente». C'est là que j'ai ressenti un décalage immense, mais c'est aussi grâce aux responsabilités que je me suis le plus éclatée! Imaginez-vous! Etre intégrée, respectée, écoutée dans une équipe en tant que jeune diplômée et non plus sous la responsabilité de quelqu'un d'autre. Évidemment que l'on n'est jamais seul! Le mot équipe, à ce moment précis, prend du sens sur un plan aussi bien professionnel qu'humain et devient une richesse.

**Je vous assure que notre bagage
acquis à La Source est un vrai trésor ;
à nous de l'utiliser correctement!**

J'ai eu énormément de plaisir à travailler dans ce premier lieu, même si certains jours gérer une équipe, être référente d'un étudiant, accompagner les personnes dans leur chemin de vie, leur famille, les conflits d'équipe, etc., ont pu être très pesants. Chaque jour est fait de centaines, de milliers de réflexions. C'est ça être infirmière, nous pouvons en être fières!

Finalement, j'ai donné ma démission avant la fin du temps d'essai. Je vous le disais, je n'ai pas arrêté de me questionner! Avec cette première expérience, j'ai réalisé dans quelle direction je voulais m'orienter plus précisément, et cette fois-ci je me sens bien avec mes projets d'avenir.

Un conseil: écoutez-vous, faites confiance à votre intuition. En effet rien n'est vécu pour rien et tout finit par nous apprendre quelque chose! À nous de prendre la responsabilité de nous envoler vers ce qui nous rend beaux!

Les collègues ont pris le temps de m'expliquer le fonctionnement du service mais aussi de répondre à mes nombreuses questions.

*L*e passage dans le monde du travail est déstabilisant et peut effrayer (et oui j'ai eu la trouille, j'avoue...). Mais c'est aussi l'occasion d'utiliser nos connaissances, de nous sentir utiles, d'apprendre encore énormément et d'être intégrés à part entière dans une équipe.

Trouver une place de travail n'est pas toujours chose aisée, même si durant notre formation, nous avons fréquemment entendu parler de «pénurie». En réalité, la vérité est parfois différente si j'en crois les difficultés rencontrées par certains camarades de ma volée. Le conseil que je peux vous donner est de vous préparer, d'avoir une idée claire de votre domaine de prédilection. J'ai eu plusieurs propositions de place de remplacement, de contrat à durée déterminée, ou encore un contrat fixe mais ne débutant qu'en 2013. Par chance, après deux mois d'attente, j'ai été engagée dans un service de médecine et chirurgie en clinique.

Je suis très heureuse sur mon lieu de travail car nous accueillons une patientèle très variée (pathologies et âges très différents). Comme je suis en clinique, j'ai la chance de pouvoir prendre plus de temps auprès des patients et d'être attentive à leur confort. Comme le service a deux spécialités, je peux pratiquer des soins techniques variés et effectuer également diverses évaluations.

L'accueil dans le service s'est très bien passé. Les collègues ont pris le temps de m'expliquer le fonctionnement du service mais aussi de répondre à mes nombreuses questions. Je suis très bien entourée et la bonne ambiance m'a beaucoup aidée lors de mon intégration !

Par rapport à la formation que nous avons eue, je trouve qu'il me manque encore quelques outils pour une bonne pratique. Je prends l'exemple de la pharmacologie : je dois souvent me renseigner sur les traitements des patients ainsi que les éventuels effets secondaires, ou certains soins techniques que je n'avais pas encore pratiqués. Cela s'avère plutôt déstabilisant puisqu'à présent j'ai un «badge bleu⁶». Mais si je regarde l'ensemble avec du recul, j'ai quand même été préparée à affronter le monde du travail.

Ne vous inquiétez pas, vous y arriverez ! Si vous êtes dans un domaine qui vous plaît avec une équipe qui vous soutient, il n'y pas de raison qu'il en soit autrement...

Camille Bovet
Diplômée Source automne 2012

⁶ Badge d'infirmière

Une fois seule à agir, les premiers jours ont été assez difficiles.

J'ai commencé à travailler au CHUV en octobre 2012. J'ai eu de la chance, puisque j'ai obtenu un poste à 100% dans le service de chirurgie de mon choix. Je me réjouissais vraiment de terminer la formation pour enfin entrer dans le monde du travail !

J'ai beaucoup apprécié les deux semaines de jumelage. C'est sûr qu'en étant deux pour prodiguer les soins et les surveillances, tout allait très bien. Mais je me demandais comment ce serait une fois seule. Cependant je me sentais relativement prête grâce au bagage de la formation, des stages, des outils du service, et de l'équipe toujours disponible si j'avais des questions ou besoin d'aide.

Une fois seule à agir, les premiers jours ont été assez difficiles. J'étais stressée par le temps qui filait à toute vitesse et par la responsabilité de mon seul jugement clinique. Plus personne pour me superviser ! Pour la première fois, je me suis demandée pourquoi j'avais choisi ce métier de fou. Mes nuits n'étaient pas de tout repos ; en effet je repensais en boucle à ce que j'aurais pu faire autrement, plus vite, mieux. L'auto-évaluation c'est bien, mais pas durant le sommeil !

Les visites médicales me mettaient la pression car selon l'assistant qui me parlait, je devais lui dire quels examens de laboratoire prescrire, quel examen demander, que modifier dans le traitement, etc. Je ne pense pas que l'on soit vraiment bien préparés à les « coacher » pour faire avancer les situations. Au début, il faut aussi trouver avec assurance sa place d'infirmière, dans les binômes avec les aides-soignantes et les ASSC⁷, ne pas avoir peur d'utiliser leurs compétences respectives.

Puis les mois se sont écoulés, je me sens de plus en plus à l'aise et apprécie beaucoup de m'intégrer complètement dans l'équipe, cette fois-ci, pour du long terme ! Bonne chance à tous !

Anaïs Roth
Diplômée Source automne 2012

Interviews réalisées par :

Vincent Rohr
Rédacteur Journal La Source

Lunettes solaires, mode sympa

DÈS CHF 35.-



Lunetterie Claude Opticien

Rue Neuve 11, 1003 Lausanne, Tél. 021 312 24 42, claud.opticien@bluewin.ch



NOUS
TISSONS
VOTRE
RÉSEAU

CAUDERAY
ENTREPRISE GÉNÉRALE D'INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES



Rte de Genève 64
1004 Lausanne
Tél. 021 620 0 900
Fax. 021 620 0 901
info@cauderay.com
www.cauderay.com

Portrait

Maître d'enseignement depuis 2 ans à l'Ecole La Source, Chrystelle Lerouge a accepté de relever le défi lancé lors du dernier numéro du Journal par Blaise Guinchard : répondre à quelques questions qui permettront aux lecteurs de mieux connaître une enseignante, une collègue, une infirmière et bien plus encore.

Chrystelle, pourriez-vous nous dire quelques mots sur votre parcours ?

Il me paraît important de préciser d'emblée que j'ai toujours voulu travailler auprès des enfants et de leur famille. L'enfance, c'est l'émerveillement mais aussi la vulnérabilité ! Françoise Dolto a dit « l'enfant est une personne ». Les enfants reconnaissent rapidement quand un adulte ne leur dit pas la vérité ! Les parents ont des devoirs et des droits et ils sont un véritable partenaire de soins. Après un diplôme d'infirmière dans ma région natale, la Normandie, et 3 années d'expérience dans un service de pédiatrie générale, je « monte » dans la capitale française pour me spécialiser à l'Institut de Puériculture de Paris. Pendant une année, j'alterne les stages dans différents lieux parisiens renommés et les cours en amphithéâtre, où le leitmotiv est l'intérêt supérieur de l'enfant¹. C'est une fierté d'être une infirmière-puéricultrice !

Pendant 3 ans, je travaille avec beaucoup de bonheur à l'Hôpital Antoine Bécclère², où est née Amandine, le premier bébé-éprouvette français en 1982 ! Puis, il y a 11 ans, l'envie d'une vie moins trépidante m'amène en Suisse, grâce à l'infirmière-chef de l'Hôpital de l'Enfance envers qui je suis encore reconnaissante de m'avoir recrutée. J'ai adoré cet établissement, dont les murs ont

une âme, et suis triste qu'il ferme ses portes en 2019 ; cependant, le projet d'un nouvel Hôpital dédié aux enfants et à leur famille répond à un réel besoin.

Mes expériences personnelles et professionnelles me sensibilisent à la prise en charge de la douleur. Après plusieurs années au sein du groupe de travail de la douleur du DMCP³, je fais une petite escapade à Lyon pour obtenir un « diplôme interuniversitaire de la douleur ». Mon dernier titre obtenu est celui de « management de proximité » : vous comprendrez pourquoi en lisant la réponse à la question suivante !

Pourquoi avez-vous « bifurqué » du monde clinique à celui de l'enseignement ?

J'ai eu la chance d'exercer parallèlement les fonctions de praticienne formatrice et d'ICUS⁴ adjointe. J'oscillais donc sans cesse entre la formation et la gestion et j'ai eu envie de m'investir pleinement dans l'un des deux domaines. C'est pourquoi, pendant 4 années, j'ai relevé le défi de diriger l'équipe de pédiatrie d'Yverdon⁵. Je suis arrivée une année après la fusion des secteurs mères-enfants de Saint-Loup et d'Yverdon : il y avait tant à faire ! Ce fut une expérience extraordinaire et épuisante, mais le fil conducteur a toujours été le partage, la transmission et l'excellence.

¹ La convention internationale des droits de l'Enfant (1989)

² Clamart, France

³ Département médico-chirurgical de pédiatrie, CHUV

⁴ Infirmière cheffe d'unité de soin

⁵ Etablissement hospitalier du Nord Vaudois (eHnV)



La formation d'infirmière HMP⁶ n'existant plus en Suisse, j'étais toujours à l'affut de formations disponibles dans le domaine de l'enfance, pour répondre aux besoins de l'équipe. J'ai posé un pied à la Haute Ecole de la Santé La Source, en collaborant avec Corinne Ghaber (que je remercie vivement!) dans quelques ateliers pratiques pédiatriques. Il m'a fallu poser un deuxième pied et sauter le pas dans l'enseignement.

Quels sont vos «chevaux de bataille» actuels ?

Vous l'aurez compris, après 15 années d'expérience clinique, mon domaine de prédilection est «la santé de l'enfant et de sa famille», aussi bien dans les modules des habiletés cliniques, des sciences de la santé que du module intégration. Mon «cheval de bataille» actuel est la responsabilité d'un module de l'Année Propédeutique Santé qui s'intitule «l'observation clinique». Il s'agit d'un nouveau défi pédagogique avec la perspective d'une formation future !

⁶ Hygiène maternelle et pédiatrie

Est-ce difficile aujourd'hui d'enseigner à des groupes de plus en plus grands ?

Je préfère enseigner à des petits groupes. Mais aujourd'hui et demain, les grands groupes sont un véritable défi, et j'aime les défis ! Les étudiants¹ «zappent» et aiment être surpris. Ils sont stimulants ! Si vous avez envie d'en savoir plus sur la relation enseignant-étudiant, je vous recommande la lecture sur l'expérience indienne dans ce même Journal !

Avez-vous un message pour les étudiants et jeunes diplômés¹ qui nous lisent ?

Dès mon diplôme en poche, j'ai postulé en pédiatrie. L'infirmière-cheffe m'a demandé : «Qu'avez-vous comme expérience en pédiatrie ?». Et j'ai répondu : «un stage à l'école de l'hôpital du centre hospitalier universitaire». Et j'ai été engagée !

Montrez votre motivation et votre envie, n'hésitez pas à mettre en avant vos atouts et à expliquer comment vous pourriez surmonter vos faiblesses ! Et développez un réseau professionnel, c'est à la fois indispensable et très enrichissant !

Pour répondre à Blaise Guinchard dans le dernier Journal : qu'est-ce qui fait une bonne infirmière ?

Bacon cité par Vygotsky : «Nec manus, nisi intellectus, multum valent» : ni la main, ni l'intellect n'ont, l'un sans l'autre, grande valeur !

Les qualités d'une infirmière sont une observation fine, des capacités d'adaptation et des collaborations avec tous les professionnels de la santé, dans l'intérêt des personnes qu'elle va soigner. Et surtout : oser ! Oser la confrontation avec les situations de plus en plus complexes tout en conservant du plaisir !

Et moins «sérieux»

- *une ville où vous vous sentez bien* : je suis une citadine et la ville qui reste magique, c'est Paris !!
- *un film ou un livre que vous avez particulièrement aimé* : J'adore les polars (Fred Vargas, Philip Le Roy, Nadine Monfils, Herbert Liebermann et bien d'autres encore...). Il y a quelques années, un libraire m'a recommandé «Le sourire étrusque» de José Luis Sampedro : vous ne pourrez qu'être bouleversé par l'émotion et la tendresse d'un vieux paysan calabrais, malade, qui cherche à transmettre à son petit-fils les valeurs qu'il n'a pas pris le temps de donner à son fils.
- *un repas/une boisson pour lesquels vous vous lèveriez la nuit ?* Un thé vert...
- *de quelle couleur de sugars êtes-vous ?* Rouge bien sur !
- *une musique qui vous accompagne ?* Norah Jones, elle est l'une des filles du célèbre joueur de sitar indien Ravi Shankar et les Red Hot Chili Peppers, parmi les meilleurs concerts auxquels j'ai assisté !
- *qu'est-ce qui a le don de vous énerver ?* L'injustice !
- *qui vous fait rire à tous les coups ?* Sempé et Margaux Motin.
- *de quelle collègue souhaitez-vous voir l'interview dans le prochain numéro, et quelle question souhaitez-vous lui poser ?* Agnès Maire : qu'est-ce que t'apporte la formation du Master en sciences infirmières ?

Interview réalisée par :

Patrick Lauper
Responsable Ressources Humaines
Institut et Haute Ecole de la Santé La Source

¹ Ce qui est écrit au masculin se lit aussi au féminin.

Chers amis Sourciennes et Sourciens,

Nous voilà avec une année de plus pour parcourir 2013 avec enthousiasme !

Louis XIV, le Roi soleil, disait: « il est très malaisé de parler beaucoup sans dire quelque chose de trop ! »

Alors, trêve de mots et voici des actes, source de bonheur pour l'an qui commence.

Pour toutes les activités proposées, prière de s'inscrire **8 jours avant** chez H. Muller (le soir au 021 963 60 77 ou la journée au 079 400 09 36)

Programme 2013



JEUDI 6 JUIN

Assemblée générale

de l'Association à l'Ecole la Source (Espace Fréminet).
Deux étudiantes 3^e Bachelor viendront nous faire partager leur expérience de stage à l'étranger. Nous nous réjouissons de recevoir Rebecca Meyer et Diane de Kaenel

JEUDI 11 JUILLET

Excursion d'une journée au Lac de Saint-Point-Malbuisson, département du Doubs (France). L'endroit est magnifique et le site protégé.



VOYAGE DU DIMANCHE 15 AU DIMANCHE 22 SEPTEMBRE



Le 25^e voyage ! Nous partons 8 jours à destination de la Croatie. Nous ferons escale, à l'aller comme au retour, au Lac de Garde, avec 4 jours sur place. Réjouissez-vous, c'est un pays magnifique et accueillant. Ce voyage sera sur mesure et pas fatigant. Les détails seront adressés lors de la convocation à l'Assemblée générale.



MARDI 24 SEPTEMBRE

Journée Source au Palais de Beaulieu

Dès 9h30, matinée de l'Association à l'Ecole La Source (à confirmer). Le sujet de la conférence sera sur la convocation à l'Assemblée Générale et à la Journée Source. Repas de midi pour les non-jubilaires à l'Auberge de Beaulieu, près du Musée de l'Art Brut (les places sont réservées). S'inscrire obligatoirement auprès de Marguerite Veuthey, Trésorière, au 021 617 83 02



JEUDI 24 OCTOBRE - 12H00

Brisolée au Café de la Place à Martigny-Croix, suivie de la visite de l'exposition à la Fondation Gianadda



VENDREDI 20 DÉCEMBRE

Noël

14h30 ouvert à tous, à l'Hôtel Astra (en face de la Gare de Vevey)



Que dire de plus ? Inscrivez-vous nombreuses, vous ne le regretterez pas !

Huguette Muller, Présidente

Courrier

C'est avec un grand intérêt que j'ai lu le dernier journal du mois de décembre 2012, en particulier l'article du Dr med. Ignazio Cassis.

Depuis dix ans que je suis responsable de la qualité de l'accompagnement des habitants d'EMS¹ dans divers lieux, je pense pouvoir me permettre d'avoir une position différente à la sienne et cela même si je suis fraîchement retraitée.

Contrairement à lui, je ne pense pas que la filière HES² soit destinée uniquement à préparer des cadres, particulièrement pour les soins longues durées. **Les infirmières HES devraient bel est bien représenter la majorité de la faible dotation des EMS car les situations y sont complexes.**

L'infirmière³ en EMS est souvent seule, avec quelques ASSC⁴ face à une équipe d'auxiliaires de santé peu formées. Les critères de sélection à la formation d'auxiliaire de santé sont de moins en moins ciblés sur les aspects relationnels et de communication, c'est un excellent terrain pour y recycler des chômeuses car il y aura toujours du travail en EMS! A mon avis, personne ne peut tra-

vailer en EMS que pour y gagner sa vie mais ceci est un autre débat.

L'infirmière en EMS doit avoir des compétences très diverses dont j'en citerai quelques unes :

- > **leader**, elle organise, planifie, délègue, supervise
- > **formatrice**, elle porte et transmet le concept d'accompagnement et ses valeurs humanistes, transmet ses connaissances, surtout celles spécifiques à la personne âgée, afin de donner du sens à l'accompagnement
- > **créative**, même si le projet d'accompagnement est élaboré en interdisciplinarité, elle le porte afin de permettre à l'habitant de vivre dignement sa dernière tranche de vie et non de mourir d'ennui
- > **sur le plan médical**, particulièrement en dehors des grandes agglomérations, les généralistes et encore plus les gériatres font cruellement défaut. L'infirmière doit mobiliser toutes ses compétences. Elle doit faire face à des situations de crise qui nécessitent une analyse pointue car la garde n'est assurée que par la

¹ Etablissement médico-social

² Haute Ecole Spécialisée

³ Ce qui est écrit au féminin se lit aussi au masculin

⁴ Assistant et assistante en soins et santé communautaire



permanence des médecins et si elle y recourt, la réponse est souvent « transférez dans un service d'urgence » Dans ce cas se pose la question des directives anticipées, des aspects de communication avec la famille/les proches, de la maîtrise des coûts de la santé. Est-ce vraiment une urgence ou cela peut-il attendre le matin, la fin du week-end?... Elle peut avoir recours à sa supérieure hiérarchique mais ne peut faire l'impasse sur l'analyse.

> **La recherche**, il est grand temps qu'elle se développe aussi dans ces lieux. Quel sera l'EMS de demain? Quelles seraient les structures intermédiaires qui retarderaient cette échéance? De quel type de professionnels a-t-on vraiment besoin? Comment améliorer la qualité de l'accompagnement spécifique? Ce sont les professionnels sur le terrain qui doivent répondre à ces questions, pas seulement les cadres qui viennent aux rencontres CURAVIVA et certainement pas des bureaucrates.

A mon avis l'EMS est le lieu privilégié pour que l'infirmière puisse développer son rôle propre et autonome et elle doit être hautement qualifiée. Y introduire encore un niveau de responsabilité serait une erreur car il y aurait des confusions de fonction et des dérapages, dans certains endroits, il y en a déjà avec les ASSC! Autant la formation d'ASSC est à mon avis bénéfique car il est impératif d'avoir une possibilité de maturité professionnelle, autant je rejette l'idée d'avoir en plus des infirmières ES⁵. **Les infimes différences de formation que relève le Dr Ignazio Cassis entre les deux filières sont justement celles essentielles qui manquent cruellement en EMS.**

*Marie-Claude Nusslé
Diplômée Source en 1972
Membre du comité de l'association
des Sourciennes*

⁵ Ecole Supérieure

Coups de cœur

POPULAIRE

Film sorti en automne 2012.

Acteurs principaux : Romain Duris et Déborah François

Printemps 1958. Rose Pamphyle, âgée de 21 ans, vit avec son père, veuf bourru qui tient le bazar d'un petit village normand. Elle doit épouser le fils du garagiste et est promise au destin d'une femme au foyer docile et appliquée.



Mais Rose ne veut pas de cette vie ennuyeuse. S'opposant à la volonté de son père qui veut la marier à tout prix, elle part pour Lisieux où Louis Echarde, 36 ans, patron charismatique d'un cabinet d'assurance, cherche une secrétaire. L'entretien d'embauche est un fiasco. Mais Rose a un don : elle tape à la machine à écrire à une vitesse vertigineuse. La jeune femme réveille malgré elle le sportif ambitieux qui sommeille en Louis... Si elle veut le poste, elle devra participer à des concours de vitesse dactylographique. Qu'importent les sacrifices qu'elle devra faire pour accéder à la gloire, il s'improvise entraîneur et décrète qu'il fera d'elle la fille la plus rapide du pays, voire du monde !



*La jeune femme réveille
malgré elle le sportif ambitieux
qui sommeille en Louis...*



Une comédie pétillante exquise, pleine de légèreté et d'humour. Un moment de détente à savourer en DVD !

Ce film m'a invitée à en savoir plus sur les concours de vitesse dactylographique. Merci Internet! Les concours de vitesse ont été organisés au début du 20^{ème} siècle dans une optique essentiellement publicitaire. Aujourd'hui, les championnats du monde en vitesse et précision de frappe ne s'appellent plus concours de dactylographie mais concours de production de texte. Et bien entendu, les claviers des machines à écrire ont été remplacés par des claviers d'ordinateur. Le prochain est prévu en 2013, à Gand en Belgique.

Véronique Hausey-Leplat
Rédactrice du Journal La Source

Faire-part

Naissances

Manon, née le 7 octobre 2012, pour la grande joie de ses parents Mélanie et Julien Thiémard (diplômé 2008.10).

Léo, né le 30 novembre 2012, pour la grande joie de ses parents Vinciane Frund et Jacques Chapuis (directeur de l'Institut et Haute Ecole de la Santé La Source).

Erin, Maëlle, née le 5 février 2013, pour la grande joie de ses parents Sandra et Guy Stotzer (responsable technique du Laboratoire des pratiques Cliniques le SEB).

Toutes nos félicitations aux heureux parents.

Nouvelles adresses

BOTTINELLI-HOUMARD Priscille

Ch. de la Scierie 16
2013 COLOMBIER NE

FURTWANGLER-ANDRIE Viviane

Ruelle de l'Echaud 1
1880 BEX

THIEMARD Julien

Av. de la Gare 6
1522 LUCENS

CHICHAKLY-HEMES Marie

Rte de Fenil 38
1806 ST-LEGIER-LA CHIESAZ

LUDWIG JACAUD Virginie

Rte des Pressoirs 19
1027 LONAY

UDRIOT Aline

Ch. des Laurelles 46
1196 GLAND

DEFAYES Larissa

Av. de la Paix 19
c/o CICR (KHARTOUM)
1202 GENEVE

MERCIER-BURDET Florence

Rte du Village 21
1464 CHAVANNES-LE-CHENE

WENGER WIDMER Marlyse

Rue des Sources 4
2014 BOLE

Décès

Madeleine Tschanz, volée 1956, décédée le 31 décembre 2012

Marcelle Monnet, volée 1948, décédée le 1^{er} janvier 2013

Liliane Thévenaz-Duvoisin, volée 1940, décédée le 1^{er} février 2013

Toute notre sympathie aux familles dans le deuil.

Rédaction

Journal La Source

Responsable de la parution
Jacques Chapuis, directeur

Rédacteurs

Véronique Hausey-Leplat
Vincent Rohr

Comité de rédaction

Corinne Raboud
Séverine Pilloud Savovic
Phyllis Wieringa
Anne-Claire Huni
Patrick Lauper
Nathalie Blondel
Délégués ADES

Les textes à publier sont à adresser à:
Véronique Hausey-Leplat
Av. Vinet 30, 1004 Lausanne
v.hausey-leplat@ecolelasource.ch

Abonnement

Fr. 47.50 par an (étranger Fr. 52.50,
retraités à l'étranger Fr. 37.50),
AVS Fr. 32.50, étudiants Fr. 20.--,
CCP 10-16530-4

Prière de communiquer tout
changement au secrétariat de l'Ecole.

La Source

Institut et Haute Ecole de la Santé

Av. Vinet 30, 1004 Lausanne
Tél. 021 641 38 00, Fax 021 641 38 38
CCP 10-16530-4
info@ecolelasource.ch
www.ecolelasource.ch

Directeur

Jacques Chapuis

Clinique

Av. Vinet 30, 1004 Lausanne
Tél. 021 641 33 33, Fax 021 641 33 66
CCP 10-2819-8
clinique@lasource.ch
www.lasource.ch

Directeur général

Michel R. Walther

Directeur des soins infirmiers

Pierre Weissenbach

Association des infirmières

Présidente

Huguette Müller-Vernier
Florimont 7, 1820 Territet
Tél. 021 963 60 77, Mobile 079 400 09 36

Trésorière

Marguerite Veuthey-Aubert
Ch. des Fleurettes 32, 1007 Lausanne
Tél. 021 617 83 02, CCP 10-2712-9

ADES

Association des étudiants de La Source
www.ades-lasource.ch

Conception graphique: ceramiko.ch
Impression: Atelier Grand SA

ISSN 1660-8755

Séances d'information



Hes-so

Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz



Formations continues postgrades HES et universitaire 2013

- **DAS** Action communautaire et promotion de la santé
- **DAS** Santé des populations vieillissantes
- **DHEPS** Diplôme des Hautes Etudes des Pratiques Sociales
- **CARA** Certificat d'aptitude à la recherche-action
- **CAS** Interventions spécifiques de l'infirmier-ère en santé au travail
- **CAS** Liaison et orientation dans les réseaux de soins
- **CAS** Intégration des savoirs scientifiques dans les pratiques professionnelles de la santé
- **CAS** Aspects et soins médico-légaux dans le domaine de la violence interpersonnelle
- **CAS** Evaluation clinique infirmière

**Les mardis 25 juin, 10 septembre, 8 octobre,
12 novembre 2013 à 18h00.**

Plus de renseignements sur www.ecolelasource.ch

Institut et
Haute Ecole de la Santé
La Source
Lausanne



Avenue Vinet 30, 1004 Lausanne,
Tél. 021 641 38 00 - www.ecolelasource.ch